

La forge vive de la Mauricie

Gilles Pellerin

Number 23, May–June 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1986). La forge vive de la Mauricie. *Nuit blanche*, (23), 22–25.



Vue de Trois-Rivières vers 1840. Gravure d'après W. H. Bartlett. Archives publiques du Canada.

LA FORGE VIVE DE LA MAURICIE

C'est par la Mauricie que Nuit blanche inaugure une série consacrée aux littératures régionales, par cette région qui a le terrible avantage d'être située au cœur du Québec. Terrible? Certes, car on finit par l'oublier. La Mauricie n'est une destination que pour ceux qui y habitent. Pour les autres, elle est un lieu transitoire aperçu par la vitre d'une automobile, un pays dont on n'effleure jamais que la bordure fluviale, de La Pérade à Maskinongé, parce que notre Amérique est ainsi faite qu'on ne la traverse que d'est en ouest. Mais voilà que pour les poètes, Trois-Rivières est devenue un point de convergence, celle du texte et de sa mise en circulation par le livre et la lecture publique.

*Par Gilles
Pellerin*

Une hirondelle ne fait pas le printemps mais un peu partout ça s'est dit, ça s'est su, à la faveur du premier Festival national de la poésie (automne 1985) et de la création du Prix Gatién-Lapointe: peut-être la nouvelle dynamique vient-elle de Trois-Rivières. Autant de poètes sur une même scène, autant d'auditeurs de l'autre côté de la

rampe, ça ne s'était pas vu depuis, depuis... Autant de titres dans le catalogue annuel d'un éditeur de poésie, ça ne s'était pas vu depuis, depuis... Trêve de pavois quantitatif, sans qu'il faille resquiller sur ce qui se fait ou ne se fait pas à l'Hexagone, aux Herbes rouges, au Noroît ou au Preamble, chacun était forcé de mettre des noms sur une production effervescente: Écrits des Forges, Atelier

de production littéraire des Forges, *Le sabord*. Et si ce n'était que la pointe de la banquise? Et s'il y avait eu depuis toujours objet de littérature?

Les frontières commodes

À défaut de guide Michelin et de dictionnaire des auteurs, entendons-nous pour dépêtrer la région de sa dénomination administrative *Mauricie/Bois-Francs* (ou pire: *région 04*) et la limiter au sud par le Saint-Laurent, à l'ouest par le *comté* de Maskinongé, à l'est par Sainte-Anne-de-La Pérade et la zone aurifère de Montauban et au nord par un courant d'air venu du réservoir Gouin. Ajoutons-y, pour les besoins de la cause littéraire, un coin de rive sud qui n'appartient ni à Trois-Rivières, ni à Drummondville puisque, de l'avis de ses habitants, il n'appartient qu'à lui-même: un plat pays agraire que j'appellerais volontiers *le Nicolétain* si le toponyme existait.

Plongeons-y maintenant tous les écrivains qui y sont nés ou qui y ont vécu et l'entreprise tiendra carrément de l'inventaire! Car faut-il savoir que les manuels d'Histoire du Canada avaient raison: Trois-Rivières a été fondée avant Montréal, un voyageur du nom de Jacques Cartier y avait, exactement 100 ans avant Laviolette, déposé quelques appellations encore en usage là où, comme chacun sait, il n'y a pas vraiment trois rivières mais bien trois îles et deux voies d'eau: le Saint-Laurent et une rivière creusée par le va-et-vient des glaciers à une autre époque (où précisément ça circulait pesamment dans l'axe nord-sud), une rivière qu'on aurait tort de croire baptisée Saint-Maurice en l'honneur de Duplessis.

Sur le modèle d'une chanson de Réjean Ducharme: Pierre Boucher, Hector Berthelot, Napoléon Legendre, Ernest Gagnon, Charles-Marie Ducharme, Louis-François Laflèche, Antoine Gérin-Lajoie, Rodolphe Girard, Adélaïde Dugré, Joseph-Gérin Gélinas, Auguste Panneton, Louis-Georges Godin, Antonio Pelletier, Clovis Duval, Adjuitor Rivard, Adolphe Poisson, Camille Duguay, Roger Brien, Jeanne L'Archevêque-Duguay, André Saint-Germain, Gilles Leclerc, Louis Caron, Jean Chatillon, Pierre Chatillon, Raymond Douville, Benjamin Sulte, Denis Vaugeois, Jacques Lacoursière, Jean-Pierre de Lagrave, Léon Gérin, Louis-Edmond Hamelin, Marcel Trudel, Jean Provencher, Normand Laflleur, Raoul Rinfret, Léon Provancher, Jean Hamelin, Alexis Klimov, Jacques Beaudry, Gérard Gaudet, Edmond de Nevers, Joseph Bonenfant, Guildo Rousseau, Réjean Beaudoin, Jean Panneton, François Ricard, Yvon Rivard, Michel Lord, Suzanne Lafrenière, Jean-Paul Beaumier, André Dionne, Gilles de LaFontaine, Marie-Andrée Beaudet, Clément Marchand, Hélène Brouillette, Philippe Panneton, Gratien Gélinas, Albert Tessier, Eddie Hamelin, Moïsette Olier, Hervé Biron, Gérard Godin, Félix Leclerc, Yvon Bonenfant, Guy Désilets, François de Vernal, Jocelyne Felx, Jacques Ferron, Negovan Rajic, Jean Pellerin, Hervé Trudel, Marie-Aline Ferron, Jacques Gauthier, Madeleine Ferron, Gilles Pellerin, Roger Des Roches, Jean Larivière, Marcel Godin, Alphonse Piché, Lionel Boisseau, Adrienne Choquette, André Panneton, Bernadette Guilmette, Paule Doyon, Michèle Guérin-Roy, René Carbonneau, Gâtien Lapointe, Madeleine Saint-Pierre, Bruno Samson, Mireille Vallée, Robert Goulet, Armand Guilmette, Nicole Laflleur, Réjean Bonenfant, Francine Déry, Gaétan Brulotte, Lucie Joubert, Georges Panneton, René Lord, Gaston Bellemare, Bernard Pozier, Guy Marchamps, Marcel Olskamp, Denuis Saint-Yves, Pierre-Justin Déry, Louise Blouin, Yves Boisvert, Louis Jacob, Daniel Dargis, Aurore Descôteaux, André Poulin, Jean Laprise, Gérard-Claude Fournier, Simone Murray.

Devant l'étonnante prolifération d'écrivains (et de ceux qui par monographies et essais de toutes natures viennent compliquer l'inventaire scriptural d'une région) depuis Pierre Boucher et son *Histoire véritable et naturelle des moeurs & productions du pays de la Nouvelle France, vulgairement dite le Canada* (publiée à Paris chez Florentin Lambert en 1664), qu'on pardonne donc la discrétion ici observée quant aux écrivains nés en Mauricie mais s'étant fait connaître ailleurs dont Félix Leclerc, les Ferron, Jacques et Madeleine, Gérard et Marcel Godin sont les figures les plus en vue. (Mais il y a pire, c'est-à-dire les inévitables omissions de toute entreprise emportée par le nombre et le pire sera inéluctablement commis...)

Le pays natal

Bas les masques! Je ne porterai pas davantage celui de l'objectivité du reportage. La Mauricie est pour moi autre chose qu'un sujet de dossier. J'y ai vécu 20 ans, de ces années qu'on dit décisives, les 20 premières. J'y ai vécu au moment où les agences de presse canadiennes confirmaient l'allégresse locale: c'est à Shawinigan qu'on versait les plus hauts salaires per capita dans un pays qui en menait plutôt large à ce chapitre. J'y ai aussi vécu quand tout a craqué et qu'on a fait de l'humour noir sur le nom de notre région, la *Mort Ici*, le triste humour de ceux qui se retrouvent soudain sans perspectives, dépourvus du désir de rester (sans quoi n'existeraient plus que Montréal et Québec) et accablés d'une suprématie tragique: c'est à Shawinigan qu'on mourait le plus du cancer du foie. Sans parler de l'inanition professionnelle consécutive au changement de cap économique de ce siècle jusque-là favorable aux matières premières et à la proximité de l'énergie.

Arrivé à Québec, j'ai tout de suite été frappé par l'anonymat de la Mauricie. On me dit encore: «Vous venez de Montréal, ça s'entend à votre accent». Quand j'ai à me battre avec un de ces formulaires dont sont parsemées nos douillettes mais bureaucratiques existences, on me demande: «C'est beau *Sherbrooke*?». Quand je parle devant un Montréalais des montagnes qu'on apercevait de la fenêtre de la cuisine, il ne veut pas croire qu'il s'agit des Laurentides puisque c'est l'affaire de Mont-Laurier.

J'ai dû me rendre tôt à l'évidence: nous vivions au cœur du Québec et nous étions les seuls à le savoir! Il y avait tout à espérer de la venue à Trois-Rivières de l'Université du Québec puisque faute de caractère exotiques (privilège des régions périphériques), la Mauricie n'intéressait personne qui n'y vive. À titre d'exemple, Clément Légaré faisait dans *Contes populaires de la Mauricie* (Fides, 1978) le constat suivant: «Dès 1974, nous nous étions mis à la recherche de contes folkloriques déjà enregistrés en Mauricie afin de constituer un corpus de contes régionaux sur lesquels nous aurions fait l'essai de nouvelles méthodes d'analyse sémantique textuelle. À notre grande surprise et au grand dam du patrimoine régional, aucune enquête folklorique systématique à la grandeur du territoire mauricien n'avait encore été entreprise. Il était urgent de procéder sans délai à la récupération de la littérature orale de notre région par la sélection et l'enregistrement de conteurs encore vivants» (p. 12). De toute évidence, le travail de *récupération* est sérieusement amorcé: l'équipe du professeur Légaré a publié, outre l'ouvrage précédemment cité (malheureusement épuisé), *La bête à sept têtes* (Quinze, 1980) et *Pierre la Fève* (Quinze, 1982).



Un imaginaire régional

Je n'ai pu résister à la tentation de demander à Clément Légaré s'il existait un imaginaire propre à la Mauricie. Prudemment, il me répond qu'il faudrait d'abord résoudre le problème sémantique des termes *imaginaire* et *mauricien* et que «seule une analyse comparative des régions du Québec permettrait de distinguer les similitudes et dissimilitudes des motifs régionaux».

Guido Rousseau, pour sa part, a étudié le corpus non pas folklorique mais littéraire. Aussi est-il en mesure d'identifier les thèmes privilégiés depuis les débuts par les écrivains de la région, comme il nous en fait part plus loin dans ces pages.

Il est aussi remarquable de constater la bonne fortune du roman de la terre en Mauricie, ce qui est indicatif non seulement de la vigueur du thème autour des figures dominantes d'Antoine Gérin-Lajoie, Ringuet, Adjutor Rivard, Adélard Dugré et Jean Véron mais aussi de l'importance de la pratique de la littérature au XIX^e siècle et au début du XX^e en Mauricie. Les informateurs à qui je faisais mention du défi que m'avait lancé Jean Panetton, président de la Société des écrivains de la Mauricie (*Trouvez-moi une région qui ait une nomenclature littéraire aussi riche!*) l'ont approuvé. J'avais beau insister sur le fait que mon incapacité à relever le gant au nom du Saguenay, de l'Estrie ou de l'Outaouais était due en partie au fait que je ne me pose la question des origines géographiques que dans le cas de ma région natale et que semblable attitude de leur part invalidait forcément l'enquête, personne n'en a démordu. À quoi tient donc la fécondité littéraire de la Mauricie? À des individualités fortes (et les noms d'animateurs comme Clément Marchand, Gatien Lapointe et Gaston Bellemare imposent qu'on considère cette hypothèse)? À une tradition ancrée plus profondément que dans l'ensemble des autres régions du Québec?

Les confessions d'un enfant du siècle

Si le chauvinisme (de bon aloi, vous vous doutez bien!) est un habile partiteur géographique, le mien n'a guère été flatté dès que le découpage a été plus précis. Quand défilaient fièrement les noms, de Ringuet à Louis Jacob, de Benjamin Sulte à Jean Provencher, ma partie de Mauricie restait absente. La nomenclature du Shawinigan littéraire fait figure de peau de chagrin de l'aveu même de mes informateurs les plus indulgents quant à la délimitation du mot *écrivain*. Ne subsistent que Moïsette Olier, Adrienne Choquette, Simone Murray (pour un recueil à paraître dans quelques jours aux Écrits des Forges), auxquels noms je joindrai ceux de Jocelyne Felx (Grand-Mère) et Jean Pellerin, évocateur du monde rural gouailleux de Saint-Boniface dans *Au pays de Pépé Moustache* (Stanké, 1982). N'y voyez qu'un très lointain lien de parenté!

Aussi me paraît-il nécessaire d'isoler la zone riveraine — et je parle du Saint-Laurent — et de noter qu'elle a l'avantage du temps et du nombre sur la Mauricie intérieure. Un paradoxe s'est imposé dès que je me suis attaché à recueillir des bribes d'une histoire littéraire régionale qui m'était jusque-là restée totalement inconnue (l'histoire régionale s'étant plutôt pour moi confondue avec une histoire familiale trouée qui raconte la migration de générations de cultivateurs, en commençant

par les Acadiens de Yamachiche, jusqu'aux travailleurs industriels de la Belgo, de la Shawinigan Water et de la Shawinigan Chemicals). Ce paradoxe, c'est qu'en voulant circonscrire un profil régional, je me retrouvais au contraire ancré à même la problématique nationale d'ensemble, le pénultième chapitre en moins (car les Forges ont réinvesti le champ de l'actuel).

Comme le paradoxe est la dénomination chic du truisme, qu'on m'excuse d'avoir compris bien tard le rôle capital joué par la tradition. Il s'est constitué à Trois-Rivières et à Nicolet, à la faveur des écoles supérieures et, dans le premier cas, de l'existence d'une classe sociale formée du clergé et de ce qu'on appelait les *professions libérales*, des micro-sociétés lettrées. Parce qu'une ville comme Shawinigan n'a pas un siècle d'existence et que ce siècle a été le fait d'activités presque essentiellement industrielles, les habitants ont moins incliné à la littérature qu'à l'acclimatation aux conditions nouvelles de vie urbaine. Et même si par le site, Shawinigan est pourvue d'une richesse mythographique considérable (elle le demeure dans l'envers de la décrépitude du quartier des usines désaffectées), il semble qu'elle se soit peu manifestée comme motif littéraire hors l'œuvre d'Adrienne Choquette et de Moïsette Olier (par la monographie lyrique *Chasnigane* — et par le décor de *L'homme à la physionomie macabre*, roman de 1927). Je ne peux résister à la tentation de rappeler la création à Shawinigan en 1938 de la pièce du chanoine Hervé Trudel (au pseudonyme caractérisé: Pierre Deschutes): *Le signe de la bête s'efface. Drame canadien antialcoolique et anticommuniste*.

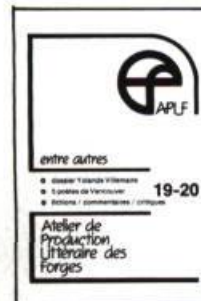
(...) par nature je sautais les clôtures facilement. J'avais découvert plusieurs poètes très bien connus en France mais presque ignorés ici. Je trouvais qu'il fallait évoluer avec eux. Moi, je voulais délaissier les sujets qui formaient la trame de notre poésie jusque là, pour aller plus loin, pour parler de l'homme en lui-même, simplement dégagé de son contexte terrien.

Clément Marchand. «Le prix de la solitude», entrevue recueillie par Jean Royer dans *Estuaire*, n° 5, 1977, p. 97 *passim*.

Une telle lacune (qui rejoint sans doute les perspectives anachroniques relevées par Guido Rousseau) met d'autant plus en évidence l'étonnante vitalité de Nicolet qui, si elle a l'avantage d'un évêché et d'une assise historique, est fort dépourvue quant au nombre de ses commettants. Elle souligne par ailleurs la valeur remarquable des œuvres de Clément Marchand et Alphonse Piché élaborées à un moment où la littérature régionale s'engage dans une période plus terne alors même que la Mauricie émerge au plan industriel (pétrochimie, aluminerie, papeteries, hydroélectricité en sus des secteurs traditionnels). Il est vrai qu'on continue en 1986 de se délecter de la moindre évocation urbaine dans un livre comme s'il s'agissait d'un haut fait d'armes!

Sous les pleds, l'argile

J'ai à la fois trop peu parlé de Nicolet et trop insisté sur la nécessité de l'inclure à notre tableau régional pour ne pas ajouter que cette ville de moins de 5000 habitants a joué un rôle de premier plan dans l'histoire intellectuelle du Québec. Un coup d'œil à n'importe quel dictionnaire biographique permet d'en convenir: c'est le pays tout entier qui y envoyait ses fils de bonne famille. Bien des pièces de théâtre (auxquelles on n'assisterait plus que sous la



menace de tortures encore pires mais qui firent la vie littéraire du siècle dernier) y ont été créées sous l'hospice du Séminaire. Et je ne parle pas de Roger Brien et de ses thèmes faustiens ainsi que de ceux qui gravitèrent autour d'un Centre marial suffisamment réputé pour y attirer Daniel-Rops et Gustave Thibon.

Il revient à Louis Caron (*Le bonhomme Sept-heures*, Laffont/Leméac, 1978) d'avoir rendu toute la puissance des traits mythographiques du lieu, d'un lieu si instable qu'il arrive qu'une cathédrale parte en cavale! Bien sûr, j'exagère, le pays tout entier n'a pas été aspiré par la glaise vorace, mais quelle matière à roman!

Les voix qui portent

Il s'est créé autour de Clément Marchand une joyeuse unanimité quand est venu pour mes informateurs le temps de qualifier sa présence dans les lettres trifluviennes. Invariablement il est question de sa disponibilité, du bruit et des senteurs de l'imprimerie du Bien public qui pour chacun a été le premier lieu de la matérialité éditoriale. Jean Panneton me souligne qu'outre le *Bien public* (journal et éditions), il faut se remémorer le travail important accompli par le quotidien *Le Nouvelliste* (attentif à la littérature de l'époque d'Adrienne Choquette et Hector Héroux à celle d'André Gaudreault), *Les pages trifluviennes* animées par Ringuet et Albert Tessier, *Les horizons mauriciens* de Raymond Douville, *Les cahiers nicolétains* de l'équipe de Denis Fréchette, *Le Mauricien médical*, revue fondée par André Panneton, le *Boréal Express* première manière et tout ce qui peut poser à l'ancêtre de ce que sont maintenant les éditions Fragments (fondées et dirigées par Jacques Beaudry, elles s'emploient à des *Notes parabiographiques pour une histoire des idées et de la philosophie au Québec*), les éditions du Zéphyr (pilotées par Armand Guilmette), le Cercle de philosophie animé par Alexis Klimos (dont les éditions du Beffroi ont publié l'œuvre récente) et *En vrac*, bulletin de liaison de la Société des écrivains de la Mauricie.

Il est peut-être utile de savoir que Gatién Lapointe est mauricien d'adoption, que par cela il renversait la tendance si profondément ancrée suivant laquelle on quitte la région, que c'est un sujet d'étonnement, y compris pour les Trifluviens, de voir que Clément Marchand et Alphonse Piché sont restés, eux!

J'ai voulu avoir la paix, il a fallu que je devienne mon propre patron et, pour le rester, il m'a fallu déployer des énergies qui ont été enlevées à la chose littéraire, automatiquement.

J'ai toujours été assez timide. C'est pourquoi je me suis enchaîné ici. Je ne voulais pas sortir de ce milieu. Je ne me sentais pas capable d'affronter d'autres mondes. Les ascendances paysannes, ça colle longtemps!

Clément Marchand. «Le prix de la solitude», entrevue avec Jean Royer parue dans *Estuaire*, n° 5, 1977, p. 100-102 *passim*. Adrienne Choquette avait dès 1938 publié une entrevue de Clément Marchand dans ce qui semble avoir inauguré le genre de l'entretien littéraire, aujourd'hui pratiqué par Jean Royer et Gérard Gaudet notamment (*Confidences d'écrivains canadiens-français*. Bien public; l'ouvrage a été réédité par les Presses Lauriennes, 1976).

Derrière Gatién Lapointe, il ne faudrait pas négliger le rôle joué par l'UQTR comme catalyseur (comme il est impérieux de remarquer l'articulation com-

plexe d'instances de soutien comme Radio-Québec via sa programmation régionale, la radio communautaire, les bibliothèques, le cegep, le bureau régional des Affaires culturelles dont Daniel Ruelle me brossait le tableau éloquent des interventions auprès du milieu culturel et des programmes d'incitation à la lecture) même si depuis la mort, en septembre 1983, du fondateur des Écrits des Forges, il semble que l'UQTR ait peine à refaire son bassin d'étudiants inscrits dans les cours de création littéraire. Sans doute existe-t-il maintenant suffisamment de lieux publics comme *En vrac*, les Ateliers de production littéraire des Forges et *Le sabord* qui affiche en frontispice sa *lumière sur fond gris*. Sans doute aussi la perspective pour l'équipe de Gaston Bellemare de publier aux Forges un centième titre en 1986 fournit-elle objectifs et énergie à ces poètes issus de l'Université.

Donner libre cours à l'imagination, découvrir les pouvoirs du mot, tenter la magie ouvrante et exploratrice du rythme — et cela sans esprit d'école ou de chapelle, sans théories exclusives, mais à même l'effervescente invention de chaque participant. Dans les discussions qui se prolongeaient tard la nuit dans les cafés — et avec la vive certitude que je ne reverrais plus jamais de cette façon toute traditionnelle la démarche de l'écriture — un feu s'ébaucha, une forge de l'image prit son élan.

C'est ainsi qu'avec l'aide financière de l'Université et la collaboration de quatre étudiants (Bernadette Guilmette, André Dionne, Gaston Bellemare et Gérard-Claude Fournier) j'ai pu mettre sur pied dès mai 71 une maison d'édition. En plus d'être un lieu ouvert à toutes formes de pensée et d'écriture, l'essentiel était d'offrir la plus grande liberté possible aux auteurs, de leur permettre même, s'ils le désiraient, de publier leurs prochains recueils dans une plus grande maison d'édition. Le Bien public nous imprimerait. Défi périlleux mais non moins exaltant, nous allions être les premiers au Québec à ne publier que de très jeunes auteurs.

Aujourd'hui, parmi la diversité (des) démarches, dans l'extravagance et le soleil dru des mutations, ce moment des FORGES au cœur du Québec me semble unique. Agressifs, transgresseurs, des textes se vivent et s'écrivent donnant, à cette petite ville qui feint de ne jamais connaître les dérives de haute mer, la force de remonter dans ses courants, le tumulte et l'ivresse nécessaires à toute véritable expérience.

Gatién Lapointe. «Au cœur du Québec» publié dans *Estuaire* n° 9-10, 1978, p. 113-119 *passim*. Ce texte est suivi de poèmes extraits des 22 premiers titres de la collection «Les rouges-gorges» et des trois premiers de la collection «Les Rivières» toutes deux publiées par les Écrits des Forges. Plus récemment la collection «Radar» a été ouverte aux poètes extérieurs à la Mauricie.

C'est à eux qu'appartient désormais l'histoire littéraire régionale, à leur volonté de faire de l'édition autre chose qu'une entreprise de mendicité, à l'attrait qu'ils exercent maintenant tous azimuts, à leur capacité de verser le soir même du lancement la totalité des redevances aux auteurs incrédules et à leur faculté à élargir hors du livre l'espace de la poésie. Comme il convient de rappeler l'entreprise de Pierre Boucher avec son *Histoire naturelle* de 1664, le jalon qu'on aurait pu croire définitif posé par Ringuet sur le roman de la terre avec *Trente arpents* (Flammarion, 1938; aujourd'hui disponible en poche chez J'ai lu), le caractère exceptionnel de l'œuvre de Clément Marchand et d'Alphonse Piché, le succès méconnu de Robert Goulet avec *The Violent Season* (traduit chez Albin Michel sous le titre *Charivari!*), il est impossible de ne pas considérer avec enthousiasme le legs de Gatién Lapointe à la Mauricie, le souffle durable des forges. ■

